

RACINE

EST UN POLISSON!

COMÉDIE EN UN ACTE MÊLÉE DE COUPLETS



PAR

M. CARMOUCHE

A PROPOS DE LA SOUSCRIPTION OUVERTE POUR UNE DESCENDANTE
DE RACINE

Représentée à Paris, sur le théâtre de

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^o, ÉDITEURS

Représentations, traduction et reproduction réservées.

1860

PERSONNAGES

CORALIE, actrice en représentation.
BERLANDIER, banquier de province.
JULIETTE, sa femme.
ROSIMOND, directeur du théâtre.
BEAUBRUN, aspirant comédien.
UN GARÇON DE THÉÂTRE.
UN VALET DE L'HOTEL.

La scène se passe dans un hôtel en province.

RACINE EST UN POLISSON !

Le théâtre représente un petit salon ; porte au fond ; cabinets à droite et à gauche. Canapés, toilette ou psyché, table, sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSIMOND suivi par BEAUBRUN.

BEAUBRUN.

Je vous assure que ma proposition...

ROSIMOND, avec humeur.

Mon Dieu ! monsieur, vous me poursuivez jusque dans cet hôtel !

BEAUBRUN.

La chose n'a rien d'insolite... j'y demeure moi-même... Je suis dans mon camp.

ROSIMOND.

Mais je ne suis pas ici chez moi... Je viens faire visite à une dame...

BEAUBRUN.

Je sais bien... la célèbre Coralie... un souvenir de Rachel... une traduction de la Ristori... mise en français... Elle est arrivée hier soir... Il n'était bruit que de cela au café de la Comédie... Elle venait pour donner des représentations...

ROSIMOND.

Oui, cette chère amie... par dévouement pour moi... et elle arrive dans les plus fâcheuses conditions.

BEAUBRUN.

La catastrophe de la salle ?... Ah ! si vous m'aviez engagé... cela n'aurait pas eu lieu !

ROSIMOND.

Mais, monsieur...

BEAUBRUN.

Et si vous m'engagiez encore, cela serait réparé... avec les

recettes colossales que je vous ferais faire... en montant *Orphée*.

ROSIMOND.

Je crois, en vérité, que vous êtes fou...

BEAUBRUN.

De l'art musical, oui, monsieur... mais très-raisonnable à l'égard de mon talent!... Puisqu'on me force à le dire, oui, monsieur, j'ai un beau talent!

ROSIMOND.

Vous m'avez dit que vous aviez été clerc de notaire, d'abord...

BEAUBRUN.

Oui, monsieur, trois ans; mais je n'étais pas fait pour être garde-notes... J'en avais deux dans la voix... une de plus que Tamberlick.

ROSIMOND.

Ensuite, vous avez été commis voyageur dans les vins!

BEAUBRUN.

Oui, monsieur!... et courtier dans la joaillerie... mais ma voix est un diamant qui vaut plus que tous ceux que je vendais...

ROSIMOND, voulant le renvoyer.

Eh bien!... c'est possible. Je n'ai pas le moyen de la payer. Mademoiselle Coralie va venir, j'ai à lui parler en secret...

BEAUBRUN.

Bah! des secrets de tragédie... Quand elle viendra, j'aurai l'honneur de saluer cette artiste... et je vous laisserai réfléchir.

AIR : *Il est un Dieu, devant lui je m'incline.*

A m'engager, monsieur, je vous engage.

ROSIMOND.

Vous me voyez bourré de l'embarras,
Et vous venez me suivre, quelle rage!
Vous engager ne me sauverait pas.

BEAUBRUN, persistant.

Vous n'êtes pas dans le vrai, je l'assure,
Des directeurs c'est un des grands défauts.

ROSIMOND.

Et vous, monsieur, comme chanteur, j'en jure,
Vous êtes dans le faux.

BEAUBRUN, voyant entrer Coralie.

Mais voici cette artiste *di primo cartello*, comme nous disons, nous autres grands chanteurs.

SCÈNE II

LES MÊMES, CORALIE, en petite toilette du matin.

CORALIE.

Ah ! mon brave Rosimond...

ROSIMOND.

Chère Coralie !... voulez-vous permettre ?

CORALIE.

Que tu m'embrasses?... N'est-ce pas le droit de notre vieille amitié.

BEAUBRUN.

Heureux privilège !... Il est plus doux que celui de votre théâtre.

ROSIMOND, bas.

Ne faites pas attention... un original...

BEAUBRUN.

Mademoiselle... charmé qu'il me soit donné de saluer le lever d'une aussi belle étoile... Encore un terme de l'art.

CORALIE, salue faiblement.

Monsieur, vous en voyez en plein midi !... Pardon de t'avoir fait attendre, mais deux nuits en chemins de fer pour t'arriver plus tôt...

ROSIMOND.

Et tu arrives encore trop tard... mon théâtre est fermé d'hier !

CORALIE.

Comment... tu serais ruiné ?...

ROSIMOND.

Non, mais je n'ai pas envie de l'être... J'exploitais avec assez de succès... le bail de la salle était échu depuis janvier... au lieu de le renouveler, le principal locataire disait toujours : Il faut que je voie les propriétaires, ça s'arrangera... Et il a fini par me demander le double de ce que vaut le loyer.

BEAUBRUN.

Même aventure qu'à Marseille !

ROSIMOND.

Tant que toutes les villes de France ne seront pas propriétaires des salles de spectacles, il arrivera de pareilles catastro-

phes... Dans la nuit, j'ai fait enlever décors, accessoires, et me voilà sur le pavé. J'en suis désolé pour toi... Si j'avais su où te prendre, le télégraphe t'aurait avertie.

CORALIE.

Tu as joué là un acte assez nouveau.

ROSIMOND.

Il fait d'autant plus sensation que j'avais annoncé trois représentations de la célèbre Coralie.

CORALIE.

Est-ce que les choses ne pourront pas s'arranger?

ROSIMOND.

Sans une salle et sans acteurs? Comme tu penses, j'ai profité de l'occasion pour en laisser partir plusieurs... Et, dans ceux qui me restent, nous ne trouverions pas à monter la plus petite tragédie.

BEAUBRUN.

Je vous demande pardon... je vous demande pardon... et si vous vouliez m'engager....

CORALIE.

Me voilà bien, moi qui ai retardé mon départ pour Londres et qui comptais jouer, du moins une fois, pour cette petite-fille de Racine à qui je m'intéresse tant.

BEAUBRUN.

Comment! Racine a une fille?... elle doit être un peu vieillotte?

CORALIE.

Ce n'est qu'une descendante de ce grand homme, adoptée par l'Association des auteurs dramatiques; elle a été élevée par les soins de leur commission, qui a la généreuse pensée de chercher à lui créer un avenir, au moyen d'une souscription générale qui doit être tout à la fois sympathique et honorable. D'augustes souscripteurs, d'illustres noms ont ouvert cette liste.

BEAUBRUN.

On veut lui faire une fortune, l'établir, la marier... Est-ce qu'elle a déjà un parti en vue?

CORALIE.

Je l'ignore.

BEAUBRUN.

Ces diables d'auteurs fourniront sans doute aussi le mari... Ces gaillards-là...

CORALIE.

Ils n'ont pas cette prétention ; mais avec une dot qui ne peut manquer de s'élever...

BEAUBRUN.

Ah ! de combien sera-t-elle ?

ROSIMOND.

Qui peut le savoir ?... elle grossit tous les jours... On souscrit chez notre correspondant des auteurs ; il m'a dit que ça allait très-bien.

CORALIE.

Moi-même, je me faisais une fête de l'augmenter par une représentation... exemple qui sera certainement suivi... Tout ce qui tient à l'art dramatique doit être heureux de rendre un juste hommage à la mémoire de Racine !... Nous aurions donné cela demain.

BEAUBRUN.

Diable !... diable !... ça aurait fait plaisir à ses mânes... ce pauvre homme... ça l'aurait réjoui là-bas, dans les Champs-Élysées.

ROSIMOND.

J'avais même composé le programme d'une apothéose à spectacle... c'est de la poésie et de l'esprit perdus !

BEAUBRUN.

Oh ! il n'y a peut-être pas là une grande perte.

ROSIMOND.

Je vous trouve encore poli.

CORALIE.

Monsieur veut dire qu'il y a peut-être moyen d'en tirer parti. Ne désespérons pas encore, je vais voir ces lettres que j'ai trouvées ici... je sortirai ensuite...

ROSIMOND.

Ah ! si tu voulais voir les autorités !...

CORALIE.

Sans doute, je les verrai, et si nous pouvons former un petit spectacle... un acte de *Phèdre*... le *Songe d'Athalie*.

BEAUBRUN.

Je vous offre le récit de Thérémène.

CORALIE, le regardant.

Eh ! mon Dieu ! ce n'est pas de refus... Va d'abord chercher une salle... Apporte-moi ton intermède... Reviens vite... nous dînerons en causant.

BEAUBRUN.

Et moi aussi, mademoiselle?... je sollicite également l'honneur de revenir avant le coucher d'une étoile aussi... éclatante.

CORALIE.

Volontiers, monsieur, vous pourrez nous aider.

BEAUBRUN, en sortant, à part.

Je viens d'avoir un trait de lumière... de lumière électrique! (Ils sortent.)

SCÈNE III

CORALIE, UN VALET, JULIETTE.

CORALIE, seule un moment. — Elle lit des lettres.

« Vous êtes attendue avec impatience... » Je le sais bien!... Une déclaration d'amour?... déjà... J'ai bien la tête à cela!

UN VALET.

Mademoiselle, il y a là une dame, elle ne dit pas son nom, elle a un voile, et demande...

CORALIE.

Des secours?...

LE VALET.

Non, à vous parler... Elle est bien mise.

CORALIE.

Qu'elle entre. (Le valet sort.)

CORALIE, déclame en riant.

« Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom... et qu'on n'a jamais vue. »

JULIETTE, qui est entrée.

Oh! si fait... si fait! (Elle lève son voile.) Ma chère Coralie!...

CORALIE.

Ma bonne Juliette, mon ancienne compagne de pension!... Les deux inséparables, comme on nous appelait.

JULIETTE.

Et voilà trois ans que je ne t'ai vue.

CORALIE.

Mon Dieu! oui, trois ans que je ne t'ai embrassée... nous pouvons réparer le temps perdu... (Elles s'embrassent.)

JULIETTE.

Dieu sait si je l'ai regretté !

CORALIE.

Les destins l'ont voulu... mon père mort... ma famille ruinée, il me fallut prendre la carrière du théâtre.

JULIETTE.

C'était ta vocation!... Tu y avais préludé par des succès au pensionnat... Te rappelles-tu la représentation d'*Esther* ?

CORALIE.

Si je m'en souviens?... (Déclamant.)

Que béni soit le jour qui te rend à mes vœux,
Toi qui, des premiers ans la compagne assidue,
M'aidais à soupirer les malheurs de Sion...

(Galment.)

Avec tous les ennuis qu'on souffre en pension !

JULIETTE.

Ah ! que ne suis-je encore ta confidente !

CORALIE.

Toi qui as épousé le premier banquier de la ville... un des gros bonnets du département...

JULIETTE.

Ah ! tu ne connaissais pas monsieur Berlandier !...

CORALIE, la regardant.

AIR : *Ils sont les mieux placés.*

Mais, quel sombre visage !
De l'épouse d'Hector
Serait-ce le veuvage ?

JULIETTE.

Oh ! non... c'est pis encor !
Il est d'autres épreuves ;
En ménage souvent
Bien des femmes sont veuves
D'un mari trop vivant.

CORALIE.

Trop?... Voilà un reproche qui demande explication.

JULIETTE.

Que te dirai-je... ce n'est pas l'homme qu'il me fallait!...

CORALIE.

Ah ! dame, cet homme-là, vois-tu, il est généralement introuvable ! Mais tu sais la vieille chanson : Quand on n'a pas ce qu'on aime, il faut aimer ce qu'on a.

JULIETTE.

Je voudrais bien t'y voir ! M. Berlandier n'est pas méchant, mais il a des ridicules !... c'est un de ces gros garçons... plein de prétentions, voulant toujours faire de l'esprit, si peu... spirituel !

CORALIE.

Pour le dialogue d'un ménage !... D'ailleurs, il a l'esprit des chiffres, il est, dit-on, très-riche ?

JULIETTE.

Oui, mais il est encore plus avare... du moins avec moi.

CORALIE.

Oh !... et généreux avec d'autres, peut-être ?

JULIETTE.

Je le crois, on me l'a dit.

CORALIE.

Quelqu'un intéressé à te pousser à la vengeance ?...

JULIETTE.

Oh ! non, je n'en connais pas.

CORALIE.

Voilà qui est invraisemblable.

JULIETTE.

On m'a certifié qu'il avait fait de très-beaux présents à une certaine forte chanteuse.

CORALIE.

Par amour pour la musique. Ton talent de pianiste lui en aura donné le goût.

JULIETTE.

Il n'en sait pas un mot ! il ne connaît pas une clé... excepté celle de sa caisse !... moi, j'en suis folle. Eh bien, par avarice, monsieur ne veut pas que j'aie ma loge au théâtre, dont il est un des propriétaires.

CORALIE.

Vraiment ? Eh ! bien, il nous fait un joli tour, la voilà fermée ! Tu n'auras plus d'opéra, de première chanteuse à craindre, cela doit te consoler.

JULIETTE.

Pas du tout, il changera de genre !

CORALIE.

Ah ! si tout le public pouvait en faire autant !... Tu crois que ton mari passera à la comédie ?

JULIETTE.

Même à la tragédie ! — S'il faut le dire, — ce qu'il y a de terrible, c'est qu'il est amoureux de toi...

CORALIE.

De moi?... sur la foi des feuilletons, alors ?

JULIETTE.

Oh ! il te connaît... c'est lui qui t'a fait ce triomphe à Rouen, dont on a tant parlé.

CORALIE.

Ah ! ma soirée aux quarante-trois bouquets.

JULIETTE.

Tu ne te souviens pas... Michel Berlandier ?

CORALIE.

Comment veux-tu qu'on se rappelle les noms de tous ses amoureux ? C'est bien assez de ceux qui font partie du répertoire !...

JULIETTE.

Eh bien ! ma chère, c'est lui qui t'a fait cette belle ovation. Il me l'a avoué, un jour... dans les premiers temps de notre mariage.

CORALIE.

Oui, on est fort indiscret dans les premiers jours... Il paraît qu'alors il n'était point avare ?

JULIETTE.

Non, c'était avant moi !... Quand il a su par les journaux que tu arrivais ici, il n'a cessé d'en parler... et hier, j'ai surpris dans son bureau, des vers... Tu dois avoir reçu une déclaration.

CORALIE.

En effet, la voilà.

JULIETTE.

C'est son écriture. (Elle lit.)

« Coralie, il n'est rien qui résiste à tes charmes,
 » Ton empire est égal à l'empire des Dieux.
 » Et qui pourrait te voir sans te rendre les armes,
 » Ou bien serait sans âme ou bien serait sans yeux. »

CORALIE.

Très-joli !

JULIETTE.

Ce n'est pas étonnant, tu l'as inspiré... Impromptu à la célèbre Coralie...

CORALIE, qui a repris le papier.

Mais ces vers... il me semble... je connais cela... Ces vers ne sont pas de lui!...

JULIETTE.

Si fait.

CORALIE.

Mais non !... Je les retrouve... ils sont de Racine, *Parthénisse*, *il n'est rien*... Les seuls vers d'amour qu'on connaisse de lui, qu'il a faits sans doute pour la Champmeslé... (Riant.) M'a-dresser un impromptu qui a deux cents ans !

JULIETTE.

De Racine?... Je crois fort que mon mari ne le connaît pas... et même il le déteste !...

CORALIE.

Raison de plus... on déteste les gens et on les vole !... Du moment qu'il cultive les vers de Racine... cela fera le compte de ma protégée.

JULIETTE.

Ah ! oui !... Mais pourquoi t'y intéresses-tu donc autant ?

CORALIE.

Parce que c'est une charmante enfant, digne de tout intérêt, pleine de cœur... J'ai eu l'occasion de la voir au couvent de Blois, où elle est parfaitement élevée... Bon... bon, M. Berlandier contribuera.

JULIETTE, hochant la tête.

Depuis que tu m'as écrit que tu t'occupais de cette bonne œuvre, je l'ai tourmenté dix fois pour qu'il y mît au moins quelques louis...

CORALIE.

Quelques louis... Fi donc ! il a le moyen de donner mieux que cela.

JULIETTE.

Pour l'y décider, je renonçais à une coiffure en or, ou même en argent, qu'il ne veut jamais me donner... Eh bien ! il m'a répondu par les consolidés anglais... par l'emprunt d'Autriche... que sais-je ? Aussi, pour la première fois, je lui ai fait une querelle très-vive... je lui ai signifié que j'irais passer deux jours chez mon père... Je suis partie sans le voir... et il me croit aujourd'hui à la campagne... Voilà le mariage !

CORALIE.

Ah ! c'est à ce point-là?... ma pauvre Juliette ! Enfin, tu as un rang, un état de maison, une voiture...

JULIETTE.

Oui! mais qu'est-ce que tout ça!

CORALIE, du même ton.

Oui!... ces choses-là ne sont rien, quand on les a.

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN VALET, ensuite BERLANDIER.

UN VALET DE L'HOTEL.

Mademoiselle... il y a là un monsieur... il demande si vous êtes seule.

CORALIE.

Qui ça?... qu'est-ce qu'il est!

LE VALET.

Il est très-bien mis!... Voilà sa carte.

CORALIE, à mi-voix.

Ah! mon Dieu! c'est ton mari!

JULIETTE.

Que t'ai-je dit?... Je ne veux pas le voir!

CORALIE.

Priez-le d'attendre un instant... Viens, là... là!... (Elles sortent.)

LE VALET, va au fond et introduit Berlandier.

Mademoiselle Coralie ne voulait pas... mais je lui ai dit que vous aviez absolument besoin de lui parler... pour affaires!

BERLANDIER.

Très-bien, jeune sommelier, voilà pour ton intelligence.

LE VALET, à part.

Cinquante centimes? Il est un peu *rat* ce monsieur. (Il sort.)

SCÈNE V

BERLANDIER, seul.

Me voici dans le temple de ma déesse de coulisse... Depuis ma foi, deux ans, j'ai un coup de marteau pour cette Coralie.

Heureusement ma femme est à la campagne; elle dit du mal de moi avec ma belle-mère... C'est une occasion de leur en faire payer l'escompte... et ça lui apprendra à me faire des scènes... à exiger des bijoux, des pierreries... Les temps sont durs et on ne fait pas de ces sottises-là pour sa femme !..

SCÈNE VI

CORALIE, BERLANDIER.

CORALIE, entrant.

Excusez-moi, monsieur, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite...

BERLANDIER.

Elle ne vous dérange pas ?...

CORALIE.

Pas le moins du monde... je comptais la devancer, en me rendant moi-même chez vous, pour embrasser madame.

BERLANDIER.

Elle est dans sa famille pour deux ou trois jours, et j'ai voulu vous éviter la peine...

CORALIE, lui montrant un siège.

Je vous en remercie, car j'espérais bien être présentée au premier banquier de cette ville, au mari de ma bonne amie Juliette.

BERLANDIER.

Qui vous aime encore plus que sa femme !

CORALIE, clignant des yeux.

Comment, monsieur ? je ne comprends pas...

BERLANDIER, à part.

Allons, il ne s'agit point de jouer ici *fin courant*, il faut faire du *comptant*, du *ferme*. (Haut.) Quoi ! vous ne reconnaissez pas l'un de vos adorateurs... votre chef de claque à Rouen ?... Je vous en ai bien donné... j'en ai même reçu pour vous... un gros Provençal qui disait un soir : (D'un ton marseillais.) « Ils sont entichés de cette *attrice*, moi je trouve qu'elle a un mauvais *assent*. »

CORALIE.

J'ai eu assez de succès à Rouen... mais...

BERLANDIER.

Vous étiez adorée par le chef-lieu de la Seine-Inférieure...

L'adoration, un effet que vous tirez à vue... et que j'avais endossé!... Je vous ai adressé bien des déclarations.

CORALIE.

Vous, monsieur?... Je ne me souviens pas du nom de Berlandier.

BERLANDIER.

Ce n'était pas un nom assez tendre, assez anacréontique!.. Vous receviez des lettres, des billets doux signés Anatole, Julien, Hector, Athanase, etc.?.. C'était moi, toujours moi... Ruse d'amour!

CORALIE.

Bah! un amour anonyme... ou pseudonyme!

BERLANDIER.

Vous ne répondiez pas à Théodore, Arthur venait à son aide... Vous comprenez, je me présentais sous toutes les étiquettes... J'invoquais tous les saints du calendrier.

CORALIE, voulant détourner la conversation.

Eh! bien, monsieur... en raison de votre ancienne admiration...

BERLANDIER.

Qui n'a fait que croître et embellir... comme vous!... elle est à la grande hausse.

CORALIE.

J'espère alors que vous ne refuserez pas de me seconder...

BERLANDIER.

Je vous suis tout acquis, tout acquis! vous avez sur mon cœur une lettre de crédit... illimité.

CORALIE, achevant.

En contribuant à la souscription de Racine...

BERLANDIER, faisant la grimace.

Quoi donc?... cette histoire qu'on a mise dans les journaux... c'est une farce, un canard.

AIR : *De la croisée.*

Elle éprouve un échec complet!
 Dans mon cercle on n'a fait qu'en rire;
 Hier encore on en parlait,
 Chacun de nous s'est mis à dire :
 « De ces demandes il en pleut,
 « Des farceurs qui font leur pelotte...
 » A propos de Racine on veut
 » Nous tirer quelques carottes. »

CORALIE.

Monsieur, je vous prie de croire que s'il en était ainsi, je n'y serais point mêlée; mais il s'agit d'honorer, dans sa descendance, Racine... notre grand Racine...

BERLANDIER, avec un geste de dégoût.

Non !... Eh bien, voyez-vous... C'est un nom malheureux, vous tombez mal, au moins avec moi. Je déteste ce mot depuis le collège... Les racines grecques... oh !... elles m'ont joué tant de mauvais tours... Tant de *pensums*, de retenues, de suppressions de confiture, que je les ai prises en horreur !... au point que je ne puis souffrir les salsifis, les scorsonères, et autres légumes qu'on nomme des racines.

CORALIE.

Vous me faites là du français de cuisine, monsieur... malgré votre antipathie, une des illustrations du grand siècle, un de nos premiers poètes, mérite...

BERLANDIER.

Allons donc, mademoiselle... Racine est un polisson ! c'est bien connu.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Ce garçon-là n'est pas poète,
 Bien des jeunes gens me l'ont dit...
 Des vers qui n'ont ni pied, ni tête...
 Pas de mots !... garçon sans esprit ;
 Des gens distingués l'ont écrit !

CORALIE, gaiment.

Mais, malgré ces plaisanteries,
 La France, en quête de génies,
 Serait heureuse, avec raison,
 De trouver encore un garçon
 Qui fit des polissonneries...
 Comme en faisait ce polisson.

BERLANDIER.

Mon Dieu ! il n'y a pas de feu sans fumée. Si cela n'était pas... pourquoi l'aurait-on inventé... répété... imprimé ? Encore dernièrement, le journaliste de notre ville, homme de goût !... je l'ai lu en toutes lettres...

CORALIE.

Cette boutade est bien vieille, allez.

MÊME AIR.

On en a connu l'origine,
 C'est de Ferney qu'elle partait.
 — Un jour, *Le Kain* dit du Racine,
 Chez *Voltaire* qui l'écoutait.

BERLANDIER.

Et Voltaire s'y connaissait !

CORALIE.

Aussi, ne put-il point se taire.
 Il s'écria : « Quel caractère !
 » Quel poëte ! que de raison !
 » Quels vers ! quelle noble leçon !
 » Ah ! près de Racine, Voltaire,
 » Cher Le Kain, n'est qu'un polisson.
 » Oui, près de Racine, Voltaire,
 » Mon ami, n'est qu'un polisson ! »

BERLANDIER.

Le père Voltaire pouvait radoter quelquefois.

CORALIE, à part.

Les financiers ont leurs Pradons... Je vais le prendre dans son piège. (Haut.) Je vous assure, monsieur, que vous y mettez de la prévention... et que cet homme ne faisait pas trop mal les vers... A propos de vers, il faut que je vous montre ceux-ci, que j'ai reçus, en forme de déclaration d'amour.

BERLANDIER, à part, avec joie.

Qu'ai-je vu !... c'est la mienne !... Ils lui ont fait de l'effet.

CORALIE.

Ces vers sont charmants, n'est-ce pas ?

BERLANDIER.

Délicieux, dignes de celle à qui...

CORALIE.

Je ne puis pas me flatter de les avoir inspirés !...

BERLANDIER, prêt à se livrer.

Oh ! si fait... ils sont d'un homme qui raffole de vous...

CORALIE.

Un ridicule copiste... un geai paré des plumes du paon.

BERLANDIER, étonné.

Comment, un geai ?...

CORALIE.

Sans doute, car cette *délicieuse* déclaration, elle est de ce Racine que vous méprisez tant.

BERLANDIER.

Ah ! bah !... vous en êtes sûre ?...

CORALIE.

Et certaine !... je vous la dirais d'un bout à l'autre... Le nouvel auteur n'a inventé que le nom de Coralie.

BERLANDIER, à part.

C't animal de petit commis à qui je l'ai commandée... (Haut.) Après ça... c'est possible, car, en y regardant bien, ces vers sont assez plats... c'est un peu de la poésie de mirliton... (Relisant.) Celui qui ne *te rendrait pas les armes... serait sans yeux...* Un homme sans yeux, ça ne s'est jamais vu... j'aurais mis *cent yeux*, pour voir tous vos charmes!...

CORALIE.

Merci... mais vous restez insensible...

BERLANDIER.

Oh! non pas à vos charmes, qui sont bien autrement intéressants que monsieur Jean Racine!

CORALIE, à part.

Hem! hem! nous allons voir. (Haut.) Vous concevez qu'on a courage à solliciter pour d'autres, tandis que pour soi...

BERLANDIER.

Ce serait cent fois plus habile... plus naturel... car enfin, une actrice sans théâtre... c'est un banquier qui n'aurait point de comptoir...

CORALIE.

Hélas!

BERLANDIER.

Combien auriez-vous gagné par représentation... quelques centaines de francs?...

CORALIE.

Moitié recette, les frais prélevés!... environ mille francs par soirée...

BERLANDIER.

Hum!... Et cela vous aurait été agréable?

CORALIE.

Et même utile... d'autant plus que j'ai perdu un bandeau royal, une coiffure que je veux porter à Londres pour jouer *Bajazet*.

BERLANDIER.

En faux?...

CORALIE.

Non, en diamants fins.

BERLANDIER, à part.

Comme ma femme... Elles veulent toutes des diamants, c'est une rage à présent.

CORALIE.

Vous concevez, en fins, la femme de chambre en a plus soin ; on les surveille davantage.

BERLANDIER.

Oui, oui... Eh bien ! écoutez, si vous voulez être bien indulgente en faveur de ma vieille passion... bien discrète... vous me permettrez de vous dédommager.

CORALIE, minaudant.

Mais non, non !

BERLANDIER.

Si ! si !

CORALIE.

On aime ces objets de luxe quand on les a gagnés par son talent.

BERLANDIER.

Qui vous en empêchera ? Vous me jouerez une scène de *Phèdre*... à mon bénéfice... Autorisez-moi à venir vous entendre ce soir, à huit heures... je déposerai un baiser sur cette main divine, et je vous serai encore redevable.

CORALIE.

Si vous l'entendez ainsi...

BERLANDIER, à part.

Je la tiens !... Ma femme est à la campagne, c'est une aventure délicieuse.

CORALIE.

Je vous demande pardon, il faut que je fasse des courses, et ma toilette...

BERLANDIER.

Ne puis-je pas vous aider ?... Je sais comment s'arrangent les actrices... avec du noir sous les yeux... un bouchon pour les sourcils... un pinceau... la houppe...

CORALIE.

Oui, pour le théâtre.

BERLANDIER.

Avec la patte de lièvre, pon ! pon !... Je sais comme on met le rouge... voulez-vous ?...

CORALIE.

Plus tard... nous verrons cela.

BERLANDIER, à part.

Elle me recevra dans sa loge... C'est clair !... délicieuse aventure... (Haut.) Belle dame... (il veut lui baiser la main.)

CORALIE, le refusant.

Pas encore, monsieur, il est trop tôt.

BERLANDIER, à lui-même.

Danaé est conquise... Je vais me représenter sous la forme d'une pluie d'or. (Haut.) A ce soir, à ce soir ! (Il salue et s'en va.)

SCÈNE VII

CORALIE, JULIETTE.

CORALIE, ouvrant la porte du cabinet.

Viens, viens, il est parti...

JULIETTE.

Eh bien ! le traître !

CORALIE.

Bah ! galanteries banales... qui ne prouvent rien.

JULIETTE, piquée.

Mais que tu as reçues de façon assez favorable.

CORALIE.

Oui, oui, j'ai un projet...

JULIETTE.

Et certainement de la part d'une amie, je ne m'attendais pas!...

CORALIE.

Folle que tu es, je te dis que j'ai un projet. Ne dis rien, laisse-moi faire.

JULIETTE, avec humeur.

Ne dis rien... laisse-moi faire...

CORALIE.

Tu sauras tout, là... mais pour le moment, et puisque tu es à la campagne, reste ici, attends-moi... il faut que je coure chez le préfet... Tiens, aide-moi, ma femme de chambre est malade.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ROSIMOND.

CORALIE.

Ah ! te voilà... tu m'apportes ton intermède ?

ROSIMOND, ouvrant son manuscrit.

Oui, vois-tu... au lever du rideau, l'olympé, la statue...
chœur des muses qui déplorent la perte... Melpomène en long
voile de deuil...

CORALIE.

Fi donc ! c'est du grec, mon pauvre ami... Ils ont changé tout
ça... Melpomène ! oh ! Burgrave !

ROSIMOND.

Hein ? pour mettre à sa place... qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?

CORALIE.

Rien du tout, on s'en passe. (Elle dit tout cela en faisant sa toi-
lette.) Mets donc mon châle plus droit.

ROSIMOND.

Pourtant, mon-enfant, Apollon, les muses, c'est du temps...
de la couleur locale... du style !

CORALIE.

Pompadour, mon cher ! rocaille, œil de bœuf ; on ne sait plus
ce que c'est.

(Récitant d'un ton léger, ou sur *un air* à faire.)

Tous les Dieux ont reçu congé,
De tous les temples on les chasse,
Apollon est déménagé,
On démolit le mont Parnasse.
Morphée a perdu ses pavots,
Zéphir n'effeuille plus de roses,
C'est avec des mots tout nouveaux
Qu'on dit encor ces vieilles choses.
Les vieux noms, les vieux vêtements,
A la longue sont monotones,
Et grâce à ces beaux changements,
Les muses sont des grand'mamans,
Qu'on habille en jeunes personnes.

ROSIMOND.

Alors, que devient l'art ?

CORALIE.

L'art... l'art!... Ajoutez *gent*... Voilà tout ce qu'on veut, l'argent... la recette!... Comme la foule vient voir tout ce qu'on donne... les théâtres s'imaginent qu'elle ne viendrait pas, s'ils donnaient autre chose...

ROSIMOND.

Cependant pour rendre hommage à Racine...

CORALIE.

Il n'y faut pas tant de frais d'esprit. Il suffit de le rappeler à ceux qui le connaissent, et de l'apprendre à ceux qui l'ignorent.

AIR : *J'ai pris goût à la République.*

Quand les siècles, ces grands arbitres,
 Dispensateurs de la célébrité,
 A Racine ont donné des titres,
 Et tant de droits à l'immortalité;
 Rappelons-les dans de simples hommages,
 Afin qu'ils soient d'un goût plus épuré.
 Par les noms seuls de ses ouvrages,
 Racine doit être honoré.
 Racine est toujours honoré.

ROSIMOND.

C'est ce que nous tâcherons de faire... J'ai pensé à cet hôtel qui contient une salle magnifique.

JULIETTE.

On y donne souvent de grands concerts...

CORALIE.

Très-bien... Réunis ce qui te reste de la troupe... Fais apporter des costumes, des accessoires tragiques... et ceux des *Plaideurs*... Je vais demander la permission... nous répéterons, ce soir...

JULIETTE, à Coralie, qui remue toujours.

Attends donc...

CORALIE.

Oh! mais ce chapeau est tout de travers... tu m'habilles comme une rivale!... Merci... à bientôt! Prie ceux qui viendront...

JULIETTE, à mi-voix.

Mais, si mon mari...

CORALIE.

Non, il n'a rendez-vous avec sa conquête qu'à huit heures.
 (Elle sort avec Rosimond.)

SCÈNE IX

JULIETTE, seule d'abord, ensuite BEAUBRUN.

JULIETTE.

Oh! oui... oui... je resterai. Je veux savoir jusqu'à quel point M. Berlandier osera me trahir... J'ignore le projet de Coralie... mais j'espère en elle pour punir cet indigne, ce monstre...

BEAUBRUN, paraît.

Me voilà... Feignons de nous croire seul... (il chante avec transport sur l'air : *ô Mathilde.*)

« O Racine!... idole de mon âme!... »

JULIETTE.

Plait-il?... (Elle se retourne.)

BEAUBRUN.

Tiens, ce n'est pas elle!... Pardon, madame, ou mademoiselle.

JULIETTE.

Dites madame.

BEAUBRUN.

Je comptais trouver la grande actrice... Vous êtes sans doute son amie?

JULIETTE.

Oui, monsieur, la plus ancienne.

BEAUBRUN.

Tant mieux, madame, tant mieux, car j'arrivais plein d'un sentiment que vous devez partager... relativement à l'intéressante orpheline du grand nom Racinien... Êtes-vous musicienne, madame?

JULIETTE, à part.

Quel est cet original? (Haut.) Oui, monsieur.

BEAUBRUN.

Daignez donc m'entendre.

JULIETTE.

Il me fera prendre patience... Parlez, monsieur.

BEAUBRUN.

Madame, vous voyez le premier et le seul ténor qui ait pu jamais donner l'*ut dièze sur-aigu* à pleins poumons, et soutenir une cadence sur cette note impossible, surhumaine !...

JULIETTE.

Plus fort que Tamberlick ?...

BEAUBRUN.

Oh ! pauvre bonhomme ! il ne me va pas à la cheville !... Vous sentez que pour cette note unique, inconnue... les plus grands compositeurs sont déjà en train de monter leurs lyres... car, comme vous le savez, il ne faut qu'une phrase musicale pour faire aujourd'hui le succès d'une partition... Le public, connaisseur en musique, n'en demande pas davantage... et Dieu merci, on a renoncé à toutes les vieilles guenilles qu'on appelait mélodie, motifs simples et chantants.

JULIETTE.

Qui faisaient le succès de l'opéra-comique...

BEAUBRUN.

Véritables pont-neufs que tout le monde pouvait fredonner en sortant... les orgues de Barbarie même n'en veulent plus... Or, donc, le grand compositeur de l'avenir, monsieur Wagner, écrit pour moi dans ce moment...

JULIETTE.

Ah ! un rôle nouveau ?...

BEAUBRUN.

Oui, oui, nouveau et assez neuf !... le rôle du serpent dans un opéra qui sera intitulé : *L'Univers avant la création du monde, ou le ciel, la terre et l'enfer*... Je ferai entendre ma fameuse note, d'abord aux oreilles d'*Eve*, dans le rôle du *Serpent*, et puis, au moment de l'Apocalypse... je dominerai une cinquantaine de saxo-trombones qui feront la trompette du jugement dernier.

JULIETTE, riant.

Oh ! ce sera étourdissant !...

BEAUBRUN.

Écrasant !... abrutissant... Vous êtes de mon avis, madame ?

JULIETTE.

Tout à fait, monsieur...

BEAUBRUN.

Vous jugez que je suis en passe de faire une fortune pyramidale... vous serez donc assez bonne pour le dire à la célèbre Coralie.

JULIETTE, riant.

Volontiers, quoique je ne saisisse pas...

BEAUBRUN.

Voici maintenant ce qui se rattache à elle... je désire qu'elle le sache. Cette voix miraculeuse que je possède, est, en quelque sorte, une calamité pour moi...

JULIETTE, à part.

Je crois aussi pour d'autres. (Haut.) Comment cela, monsieur?

BEAUBRUN.

Eh! mon Dieu, madame, parce que j'aurais fait le premier et le seul tragédien du globe; par vocation, je n'aimais que le genre tragique..

JULIETTE.

Il est, dit-on, un peu passé de mode...

BEAUBRUN.

Faute d'interprètes, madame... Je vous réponds que si l'on enfermait quelques centaines de jeunes gens pour les élever à la tragédie, qui peut s'apprendre aussi bien que le mélodrame ou le vaudeville... ce qui est aujourd'hui la même chose... et s'il se trouvait deux ou trois gaillards de ma force... la tragédie ferait bien vite courir tout Paris. Le malheur a voulu qu'en jouant Oreste, j'aie découvert cette sublime note dont je vous parle, en disant :

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête? »

Oui, j'eus l'idée admirable de créer là un effet imitatif... qui mit à mes trousses tous les mélomanes de Pont-Audemer... il n'y eut pas à dire... il fallut se laisser couvrir d'or, de couronnes, et faire des études pour jouer le grand opéra...

JULIETTE, à part.

Où veut-il en venir?... Sans doute se recommander. (Haut.) Vous n'avez pas encore trouvé d'engagement, peut-être?

BEAUBRUN.

Mon Dieu, non!... c'est-à-dire, on m'en a offert, haut comme ça... En les acceptant, j'en aurais eu pour quarante sept ans... mais les meilleurs étaient pour l'étranger... cent quatre-vingt-dix-huit mille francs pour neuf mois...

JULIETTE.

C'est énorme!...

BEAUBRUN.

Oh! c'était à San-Francisco... et, là, on remue l'or à la pelle... mais je me serais fait un scrupule de priver ma patrie l..

JULIETTE.

Sentiment fort généreux... Elle vous en sera reconnaissante!

BEAUBRUN.

Je tiens surtout à ce que mademoiselle Coralie sache bien que si j'ai le malheur de faire une immense fortune dans le grand opéra, au lieu de la faire, comme elle, dans la tragédie, j'en aurai un grandissime regret... et que ce ne sera pas ma faute!

JULIETTE, à part.

C'est un fou... (Haut.) Eh bien, monsieur, je lui en ferai part... vous pouvez y compter... Adieu, monsieur...

BEAUBRUN, près de sortir.

Madame. (Il salue. — A lui-même.) La porte s'ouvre, c'est la *diva*! (Il chantonne.) O Racine!... idole de mon âme!...

SCÈNE X

LES MÊMES, CORALIE.

JULIETTE, à part.

Bon, il ne va plus s'en aller!

CORALIE.

Me voici de retour et assez contente... Ah! monsieur...

BEAUBRUN, regardant Juliette.

Madame, vous voyez le seul et premier ténor... Faut-il que je recommence?

JULIETTE, vivement.

Non, non, monsieur. Je dirai à mon amie ce que vous avez bien voulu me confier.

BEAUBRUN.

Combien je suis désolé d'être forcé de renoncer à l'adoration de ma vie, à mon culte, à ce dieu qu'on appelle Racine!... De sorte que, pour me rattacher à lui par des liens plus sacrés, plus étroits... j'ai songé à devenir l'époux de la jeune descendante de ce grand homme...

CORALIE.

Ah!... c'est une idée.

BEAUBRUN.

Je la crois assez artistique et littéraire.

JULIETTE.

Vraiment... c'est pour cela... Vous connaissez donc cette jeune personne?...

BEAUBRUN.

En aucune façon... mais je la devine...

Dans Junie ou Roxane... et autres.. je la vois...
Et crois toujours la voir pour la première fois.

CORALIE.

Vous êtes comme le grand prince de Condé pour *Bérénice*.

JULIETTE.

Cependant, épouser une femme qu'on n'a jamais connue!...

BEAUBRUN.

Eh! madame, n'est-elle pas la descendante de Racine!...

CORALIE.

Vous ne savez pas à quel degré...

BEAUBRUN.

Que m'importe!... jolie ou non, petite nièce, petite cousine... petite ce qu'on voudra... elle est issue du noble sang de Racine... et l'héritière d'un grand homme est un bienfait des dieux... C'est toujours du même!...

CORALIE.

Avec variante.

BEAUBRUN.

Je pense donc, madame, qu'il n'existe pas un meilleur parti que moi pour cette sœur d'*Esther* et d'*Athalie*... Mon admiration pour son illustre aïeul me donne des titres à sa main, j'oserai dire des droits, même!...

CORALIE.

Des titres, des droits!...

BEAUBRUN.

Oui, madame, juste récompense du talent, de l'immense effet que j'ai produit dans son sublime répertoire!

JULIETTE.

Vous aurez sans doute bien des concurrents, des rivaux!

BEAUBRUN.

Qu'ils viennent donc, qu'ils se présentent... luttons, morbleu!... luttons! Quel est celui qui pourra se vanter comme moi de savoir tout ce poète par cœur... tout, tout! Les vers, la prose, les odes, les épigrammes... je les écraserai à coups d'*Alexandre* jusqu'à ceux des *Plaideurs*...

CORALIE, vivement.

Vous savez *les Plaideurs*, monsieur ?

BEAUBRUN.

Certes.

CORALIE.

Eh bien ! il faut que vous rendiez un service à votre future épouse.

BEAUBRUN.

Mon épouse?... Oh ! tout à toi, descendante de Racine !... Mais, alors, madame, vous me faites donc espérer ?

CORALIE.

Cela ne dépend pas de moi...

BEAUBRUN.

Mais vous connaissez les auteurs, c'est leur Société qui a élevé ma femme, c'est leur commission qui a inventé la souscription pour donner une dot à ma femme. Dès lors, c'est eux qui doivent lui fournir le mari. L'une ne va pas sans l'autre.

CORALIE.

Ah ! monsieur, je ne puis pas savoir...

BEAUBRUN.

Recommandez-moi au président... on dit que c'est un homme charmant... au vice-président, on dit également...

CORALIE.

Je ne le connais pas !

BEAUBRUN.

Mais, au secrétaire... ou bien au trésorier. Cela peut faire beaucoup, le trésorier...

CORALIE, avec malice.

Je le promets, monsieur, je parlerai de vous... mais à la condition que vous jouerez le rôle de *Dandin* dans la représentation que je donnerai demain dans la salle de concert de cet hôtel.

BEAUBRUN.

Le rôle de *Dandin* pour l'homme qui joue *Néron*, *Achille*?...

CORALIE.

Ce personnage nous manque... c'est du dévouement, sans doute... mais il s'agit de Racine...

BEAUBRUN.

Le rôle est encore long...

CORALIE.

Vous savez tout votre poète par cœur ; du moins, vous l'avez dit !...

BEAUBRUN.

Oui, oui... mais, vous savez... on sait... sans savoir.

CORALIE.

Enfin, c'est pour celle que vous adorez... dans l'intérêt de sa dot.

BEAUBRUN.

Sa dot!... N'en dites pas davantage!... va pour Dandin. (A part.) Je l'aurai bientôt appris.

CORALIE.

AIR : *Madame de Murville... ou...*

Ce dévouement, je le réclame,
Venez donc répéter ce soir.
Songez, monsieur, à votre femme...
L'amour vous en fait un devoir.

BEAUBRUN.

Oh! ce n'est pas que je recule,
Mais avec mon noble talent,
Un personnage ridicule...

CORALIE et JULIETTE.

Vous y serez parfaitement.

BEAUBRUN.

Ce service qu'elle réclame,
Oui, l'amour m'en fait un devoir.
C'est pour la dot, c'est pour ma femme;
Je viendrai répéter ce soir.

ENSEMBLE.

CORALIE et JULIETTE.

Ce service que l'on réclame,
L'amour vous en fait un devoir.
C'est pour la dot de votre femme,
Venez donc répéter ce soir.

(Beaubrun sort.)

SCENE XI

JULIETTE, CORALIE.

JULIETTE.

Quel original!... Tu as donc obtenu?...

CORALIE.

Oui, le sous-préfet a été très-galant; il est lettré, il fait même des vers.

JULIETTE.

De la poésie départementale ?

CORALIE.

Pas du tout, fort bien tournés... je t'assure qu'en France l'esprit et le talent poussent beaucoup à la décentralisation... Ce qui a le plus touché notre magistrat (assez dans le parti des propriétaires de la salle), c'est que je lui ai dit : Monsieur le sous-préfet, cette représentation, est d'autant plus attendue, qu'elle recevra le concours de plusieurs amateurs, habitants notables de votre ville.

JULIETTE.

Comment cela ?

CORALIE.

C'est juste ce qu'il a répliqué : — Comment cela ? — Alors, je lui ai cité ton nom.

JULIETTE.

Mon nom ?

CORALIE.

Il a souri d'une façon très gracieuse, en ajoutant : madame Berlandier, femme charmante... ce qui m'a prouvé qu'il te connaissait...

JULIETTE.

Oui, un peu... il valse très bien...

CORALIE.

Il m'a fait ton éloge d'une façon qui serait inquiétante...

JULIETTE.

Ah !

CORALIE.

Si je ne te connaissais pas!... mais tu ne feras pas mal de jeter un peu de sous-préfecture à la tête de ton mari.

JULIETTE.

Certes, il le mériterait bien!... Mais à quel propos m'as-tu mêlée à tes projets?...

CORALIE.

Comme pianiste, ma chère!... Nous aurons un intermède musical...

JULIETTE.

Y songes-tu ! me faire paraître en public !

CORALIE.

Je t'ai entendue applaudir par trois cents personnes à la distribution des prix.

JULIETTE.

Mais devant des auditeurs payants...

CORALIE.

Ce n'est pas à ton bénéfice, dès lors on ne peut que t'en savoir gré; c'est la mode aujourd'hui dans toute la société, nous avons des musiques de chambres, des opéras de salon, des Grisi, des Pleyel, des Rachel de salon.

JULIETTE, riant.

Tout cela pour de bonnes œuvres et l'amour de Dieu ?

CORALIE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

A Paris, les plus nobles dames
Se font artistes maintenant ;
Souvent, la bonté de leurs âmes
A plusieurs tient lieu de talent.
Le public le plus nonchalant
Applaudit, par reconnaissance,
Et le doux mot de charité
Double de grâce et de puissance
Sur les lèvres de la beauté.

JULIETTE.

Depuis le temps que je n'ai mis les doigts sur mon piano!...

CORALIE.

Ces femmes mariées sont maladroites ! elles ont de beaux talents comme demoiselles, et sitôt qu'elles sont en ménage, elles n'ont rien de plus pressé que de les oublier... sans s'apercevoir que ce sont autant de charmes qu'elles perdent aux yeux de leurs maris... Puis, elles se plaignent quand ils vont ailleurs en chercher d'autres!...

JULIETTE.

Ne me parle pas des maris. Quand je pense au mien !... Ce sont des monstres, faisant la cour à toutes les femmes.

CORALIE.

Parce que toutes les femmes se la laissent faire... Plus de résistance ! Tu exécuteras quelques morceaux de circonstance, l'ouverture d'*Iphigénie*.

JULIETTE.

C'est bien vieux !

CORALIE.

Le *Gluck* est à la mode, on encourage beaucoup les musiciens morts ; nous avons des théâtres qui ne font que cela... Les compositeurs défunts n'ont d'autres droits d'auteurs que celui d'être applaudis, et quelques directeurs aiment fort les succès économiques.

JULIETTE.

Je croyais qu'à Paris on ne voulait que du nouveau, du neuf?...

CORALIE.

Ah ! ma chère, si Paris avait ce goût-là, il serait bien mal servi !... Non. Il fait au théâtre comme dans les restaurants ; on affiche les spectacles, on affiche les diners... Le public n'y fait point de façon... il a faim, il mange ce qu'on lui donne, et il a raison... Tu verras quelle foule nous aurons, et comme tu seras applaudie !

JULIETTE.

Je n'oserai jamais.

CORALIE.

Il le faut bien, tu es annoncée, ton nom est sur le programme, on l'imprime en ce moment.

JULIETTE.

Non, non !

CORALIE.

Si, si... Ton mari va venir, va-t'en vite étudier ton piano, ma bonne, va vite !...

JULIETTE.

En effet, voilà l'heure où le traître... et tu veux que je te laisse avec lui !

CORALIE.

Te défier de moi ?

JULIETTE.

Écoute donc... tu es fort à craindre ! Je veux qu'il me trouve là... le confondre, le punir !

CORALIE.

Lui donner une leçon ?.. Eh bien, je m'en charge... cache-toi... entre là-dedans.

JULIETTE.

Mais... dis donc, tu ne fermas pas la porte !...

CORALIE.

Folle ! les scènes de cabinet sont très-utiles dans la comédie, tu pourras tout entendre... et puis (On frappe discrètement au fond.) Écoute : (Elle lui parle bas sur le seuil de la porte à droite.) Tu vas voir, tu vas voir !

AIR :

Allons, ne sois pas soupçonneuse ;
 Pour ton perfide, sur ma foi,
 Si je te parais dangereuse,
 Il est très-rassurant pour moi.

ENSEMBLE.

JULIETTE.

Vois-tu, cette forte chanteuse,
A fait impression sur moi,
Mais quoique tu sois dangereuse,
Adieu, j'ai confiance en toi.

CORALIE.

Va, va, ne sois pas soupçonneuse, etc.

(On frappe de nouveau.) Entrez.

SCÈNE XII

CORALIE, UN GARÇON, chargé d'un grand panier.

LE GARÇON.

Voilà ce que monsieur Rosimond m'a dit d'apporter... c'est les accessoires et les robes des *Plaideurs*.

CORALIE.

Vous êtes l'ustensilier du théâtre?

LE GARÇON.

Oui, mamzelle.

CORALIE.

Mettez tout cela dans cette chambre. (A elle-même.) Eh! mais quelle idée... Le théâtre moderne a rendu les scènes d'amour si vives... (Elle écrit quelques mots au crayon.) Il est intelligent... il a joué plusieurs mélodrames des théâtres de vaudeville... (Au garçon.) Tenez, mon ami, remettez cela à M. Rosimond, tout de suite. (Elle lui donne le billet.)

LE GARÇON.

Je sais où il fait son domino.

CORALIE.

Non non, vous le trouverez chez votre imprimeur.

LE GARÇON.

Soyez tranquille, pour une personne de vot' talent...

CORALIE, lui donnant une pièce de monnaie.

Et puis pour cela aussi.

LE GARÇON.

Oh! mamzelle Coralie... (A part.) Il faut toujours flatter les premiers sujets. (Il sort vivement.)

CORALIE.

Oui, oui, la chose sera plus complète.

SCÈNE XIII

CORALIE, puis BERLANDIER.

BERLANDIER, dans la coulisse.

Prenez donc garde, butor!...

CORALIE.

C'est lui. (Il frappe.) Entrez, monsieur, à qui donc en aviez-vous?

BERLANDIER.

A un animal qui a failli me renverser... est-ce que ça sort de chez vous?

CORALIE.

Oui, un employé du théâtre que j'ai congédié, je comptais sur votre visite.

BERLANDIER.

Vous m'attendiez.. et moi, je vous désirais.

CORALIE.

J'espérais... (Se reprenant.) Je pensais que vous seriez de parole.

BERLANDIER.

Elle m'espérait!... Allons ! (Il met le verrou.)

CORALIE.

Quoi, monsieur, vous m'enfermez... Avez-vous donc le dessein de me rendre prisonnière ?

BERLANDIER.

Ce serait le monde renversé, moi qui suis dans vos fers.

CORALIE.

Quel enfantillage! que parlez-vous de fers?

BERLANDIER.

Ça se dit dans tous les opéras... Aimez-vous mieux parler d'or? (A part.) Il est temps que Jupiter se manifeste... (Haut.) Voulez-vous me permettre, ô belle Iphigénie, de déposer ce diadème à vos pieds... (Il ouvre un écrin.)

CORALIE.

Quoi, monsieur, vous osez m'offrir?...

BERLANDIER.

Si peu de chose, oui, parce que je n'ai pas trouvé mieux! J'en voulais un de dix mille francs. (A part.) Heureusement, il n'y en avait pas.

CORALIE, minaudant.

Mais en vérité, je ne sais si je dois.

BERLANDIER.

Est-ce qu'il ne vaut pas celui que vous avez perdu?

CORALIE.

Beaucoup plus...

BERLANDIER.

Tant mieux!... S'il est digne de cette tête charmante, je me trouverai bien heureux... que vous puissiez être coiffée de lui... et du donateur!... et du donateur... passez-moi l'expression... Oui, placez cette couronne sur cette chevelure de Bérénice... Ah! si j'avais, comme elle, le bonheur de toucher à cette constellation!...

CORALIE, qui a mis la coiffure.

Mon Dieu... c'est trop beau, en vérité... Pour l'accepter, il faut que je sois bien l'amie de votre femme!

BERLANDIER, troublé.

Oh! chut! (Bas.) Doit-on parler de ceux que l'on fait oublier... C'est une anomalie!... une cruauté....

CORALIE.

Cela vous va bien à vous, monsieur, de parler ainsi... cruel que vous êtes!

BERLANDIER.

Moi, je suis cruel, moi! qui viens me livrer à vous comme un timide agneau... Oh! oh! oh!

CORALIE.

Vous tombez dans la bergerie.

BERLANDIER.

Oui, soyez ma bergère, et je serai comme un petit mouton.

CORALIE.

En attendant, vous êtes un tigre à l'égard de ces pauvres comédiens, un propriétaire féroce, qui nous laisse sans feu ni lieu...

BERLANDIER.

Ne parlons pas de ces gaillards-là... de mauvais locataires qui ne veulent pas comprendre que tous les loyers sont augmentés...

AIR de la Chasse au Renard.

Monsieur Cornu, principal locataire,
Depuis qu'il voit supprimer l'Opéra,
Veut leur louer la salle bien plus chère;
Le directeur au moins nous le paiera.

Et là-dessus chacun de nous est ferme !...
 Boileau l'a dit... ou Béranger, je croi...
 « Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
 » Il faut avoir une maison à soi. »

CORALIE.

Et vous préférez laisser votre salle vacante et me faire perdre ce que j'aurais pu gagner avec mes représentations !...

BERLANDIER, à part.

Elle y revient... il faut s'exécuter... (Haut.) Je suis trop galant homme pour ne pas vous en dédommager...

CORALIE.

Vous en auriez la pensée ?...

BERLANDIER.

Non-seulement la pensée, mais encore le désir et même la volonté... Oui, oui, mon adorable *Phèdre*... (Il tire des billets de banque et se jette à genoux.)

CORALIE.

Que faites-vous, monsieur ?

BERLANDIER.

Je me mets à ma place.

CORALIE.

Je ne vous ai pas permis de la prendre...

BERLANDIER.

Oh ! rassurez-vous... je ne suis pas voleur ! un peu mendiant... mais pas voleur, pas voleur ! (Il a pris sa main qu'il baise.)

CORALIE, à part.

Ce Rosimond n'arrive pas ! (Haut.) Mais, monsieur, c'est volé, c'est volé cela !

BERLANDIER, s'animant.

Oh ! ma belle *Phèdre*, heureux celui qui serait votre *Hippolyte* !... appelez-moi *Hippolyte*... (On frappe.)

CORALIE.

Silence !

BERLANDIER.

Hein ? qu'est-ce donc ?

CORALIE.

Je ne sais, je tremble.

BERLANDIER.

Est-ce que vous attendez quelqu'un ?...

CORALIE, jouant le trouble.

Ne dites rien ! (On frappe encore.)

ROSIMOND, en dehors.

Coralie !... Coralie !...

CORALIE.

Dieu !... c'est Rosimond...

BERLANDIER, se levant.

Le directeur du théâtre ?...

CORALIE, baissant la voix.

Mon Dieu ! s'il vous voyait, il est si jaloux !...

BERLANDIER.

Jaloux... il a le droit de l'être ?...

CORALIE.

Je n'ai pas eu le temps de vous le dire... il doit m'épouser...
c'est ma tante qui me persécute pour ce mariage.

BERLANDIER.

Hum ! hum !... et ce mariage ? il n'y a encore que des projets... de simples projets ?

CORALIE.

Oui, mais un caractère si violent !... il serait capable de vous provoquer en duel...

BERLANDIER.

En duel !...

CORALIE, tranquillement.

Oui, c'est une de ses manies !

BERLANDIER.

Diable !... vous auriez dû... On prévient les gens !

ROSIMOND, frappant encore.

Je suis certain qu'elle y est !... Coralie, ouvrirez-vous ?

CORALIE, prenant son parti.

Un moment, monsieur !... je suis avec quelqu'un...

BERLANDIER, effrayé.

Que dites-vous donc ?...

ROSIMOND.

Je le sais bien, mademoiselle.

CORALIE.

Vite, entrez là-dedans... et prenez...

BERLANDIER.

La petite porte de l'escalier dérobé ?...

CORALIE.

Non... (Elle lui parle bas.)

BERLANDIER.

Y songez-vous ?...

CORALIE, avec un air tendre.

Je vous en prie, par intérêt pour vous !... Tenez ! (Elle lui donne un livre.)

BERLANDIER, à part.

Pauvre petite... elle m'aime, c'est évident ! (il entre.)

SCÈNE XIV

CORALIE, ROSIMOND.

ROSIMOND, au dehors.

Au nom du ciel ! me faudra-t-il faire un éclat ?...

CORALIE, allant ouvrir.

Eh ! monsieur, un moment... point de bruit, de grâce.

ROSIMOND, d'un air mélodramatique.

M'expliquerez-vous ce qui se passe en ces lieux, et avec qui vous étiez ?...

CORALIE.

Certainement... quoique votre façon de m'interroger...

ROSIMOND.

Au point où nous en sommes (déclamant),

Quand les flambeaux d'hymen vont s'allumer pour nous,
De votre honneur, du mien, je dois être jaloux.

Répondez, répondez, la femme de César ne doit pas être soupçonnée.

CORALIE.

Monsieur, plus bas, je vous prie.

ROSIMOND.

Répondez, répondez, ou craignez ma furie.

CORALIE, avec fierté.

Monsieur, craignez vous-même de m'offenser, si vos soupçons me poursuivent sans cesse.

ROSIMOND.

Je veux savoir !...

CORALIE.

Vous voulez ?... Eh bien ! votre arrêt est porté, je ne vous épouserai jamais.

ROSIMOND.

On vous y forcera.

CORALIE.

Détrompez-vous, car je vais vous apprendre...

ROSIMOND.

Avec qui vous étiez ?

CORALIE.

Une chose plus importante pour mon bonheur, c'est que ma tante n'a plus le droit, ni le pouvoir de m'imposer un mari...

ROSIMOND.

O ciel !... auriez-vous donc déjà serré les nœuds de l'hyménée ?... En Russie peut-être, un prêtre arménien ?... Seriez-vous en secret l'épouse d'un boyard ?... Seriez-vous annexée à quelque prince russe ?

CORALIE.

Pis que cela, monsieur !

ROSIMOND.

Quoi donc ? quoi donc ?

CORALIE, tragiquement.

Apprenez cette affreuse révélation — je suis majeure, monsieur !... Je suis majeure !

ROSIMOND.

Que dites-vous, grands dieux !

CORALIE.

Ce que nulle femme n'a jamais avoué... ce que nul mortel n'a jamais pu savoir... Oui, monsieur, majeure, depuis huit jours !...

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !

ROSIMOND.

Eh bien ! madame, tremblez à votre tour !... je le savais ! ! ! Depuis ma tendre enfance... (Bas, d'un ton naturel.) J'ai dix ans de plus que toi.

CORALIE.

Oui, monsieur, vous avez vu plus de lustres que moi...

ROSIMOND, bas, riant.

En qualité de directeur. (Haut.) Mais, madame, je ne suis point un ministre anglais... votre majorité ne me renversera pas... qu'elle se désarme en faveur de mon amour ! Je donnerais pour vous mon sang sur cette terre et ma part du ciel là-haut ! Ne fermez pas les horizons lointains de toutes mes espérances !

CORALIE.

Eh bien ! gardez vos horizons lointains et finissez une scène de drame... à propos de la visite d'un amateur distingué...

ROSIMOND.

Un amateur... de quoi?... de quoi? de vous, perfide!

CORALIE.

Non, monsieur... du théâtre, de la représentation dont je m'occupe...

ROSIMOND.

Et vous étiez enfermée avec lui?... pour être seule?...

CORALIE.

Sans doute, il répétait un des rôles qui nous manque dans les *Plaideurs*, celui de l'Intimé...

ROSIMOND.

L'Intimé... il va être intimé par moi... qu'il tremble, le malheureux! si votre bouche a proféré un parjure... Il doit être encore là... venez donc, monsieur l'Intimé. (Il ouvre brusquement la porte qui résiste : Berlandier paraît tremblant, avec la robe de l'Intimé. Rosimond tourne autour de lui d'un air de tigre.)

SCÈNE XV

BERLANDIER, CORALIE, ROSIMOND.

BERLANDIER, tenant un volume à la main.

Hein!... quoi, est-ce ma réplique d'entrée?

CORALIE, riant sous cape.

Oui, monsieur, venez confondre un tyran que j'abhorre.

BERLANDIER récite en tremblant et d'un ton d'écolier.

« Vous voulez me parler sans doute d'Isabelle,
 » Je vous l'ai dit cent fois, elle est sage, elle est belle,
 » Mais vous devez songer que monsieur Chicaneau... »

CORALIE.

Vous voyez, monsieur répète, il a déjà mis le costume pour s'y habituer... Cela vous gêne un peu?

BERLANDIER.

Oui, oui... je ne suis pas trop à mon aise.

ROSIMOND, apercevant l'or, les billets.

Qu'ai-je vu?... Il paraît au contraire que vous y êtes à votre aise!...

CORALIE, bas.

Il a vu votre argent!

BERLANDIER, ahuri.

Moi, non, non...

ROSIMOND.

Et cependant cet or, ces billets de banque... ils sont à vous... ces trésors, vous les étalez sans doute pour fasciner la vertu ?

CORALIE, bas.

Dites que... (Elle achève à son oreille.)

BERLANDIER.

Du tout, monsieur, ils ne sont plus à moi... ils appartiennent à mademoiselle.

ROSIMOND.

Pour éblouir les yeux de l'innocence ?

BERLANDIER.

Non, du tout... du tout... pour qu'elle les versât... en faveur de... la souscription pour Racine...

CORALIE, bas.

Très-bien !... (Haut.) Remerciez donc monsieur de sa générosité. (Elle reprend les billets.)

ROSIMOND, du ton le plus poli.

Ah ! monsieur, c'est différent, et je vous prie d'excuser... je suis vraiment confus...

BERLANDIER, à part.

Le brutal donne dans le piège... (Haut.) Il suffit, Monsieur, je reçois vos excuses... (A part, en riant.) C'est à moi qu'il en fait !

ROSIMOND.

Et vous, chère Coralie, ange adorée...

CORALIE.

Il suffit... nous en reparlerons... Allez donner vos ordres pour disposer une répétition et profiter de la bonne volonté de monsieur. (Bas.) Va vite... et rapporte-moi... (Elle lui glisse les billets, sans que Berlandier le voie.)

BERLANDIER, à part.

Elle le congédie... à merveille...

ROSIMOND.

J'y cours... et j'espère que vous ne me garderez point rancune. (Il lui baise la main.)

CORALIE.

Nous verrons cela... Hâtez-vous, le temps presse.

SCÈNE XVI

BERLANDIER, CORALIE, ensuite JULIETTE.

BERLANDIER, s'asseyant.

Ouf!... Ah! quel chepapan!... méchant cabotin, va!...

CORALIE, riant.

Il vous a fait peur?

BERLANDIER.

Du tout... je bouillais... si ce n'eût été pour vous, je l'aurais pulvérisé! J'y ai mis des égards... Mais, dites-moi, pauvre enfant, est-ce que vous épouseriez un pareil animal?

CORALIE, le regardant.

Fi donc!... jamais de la vie, vous le concevez bien?

BERLANDIER, à part.

Quelle œillade... (Haut.) Ce serait un meurtre! il ferait votre malheur... et le mien aussi... n'est-ce pas? vous le concevez bien!

CORALIE.

Comment, le vôtre?

BERLANDIER.

Certainement, car je crois vous avoir donné la preuve sonante des sentiments distingués avec lesquels...

CORALIE, d'un ton sérieux.

Vous n'avez pas l'honneur d'être, à ce qu'il paraît?...

BERLANDIER, la cajolant.

Si, si!... Votre soumis, dévoué et tendre adorateur!... A votre tour, avant que ce monstre revienne, de m'accorder un petit effet de reconnaissance, pas sur papier timbré... (Il veut quitter sa robe.)

JULIETTE, à droite en dehors.

Ah! elle est là, merci.

CORALIE, jouant la terreur.

Taisez-vous, imprudent!

BERLANDIER, effrayé repasse sa robe.

Hein!... encore?... il revient?

CORALIE.

Non, non. (La porte s'ouvre. — Juliette paraît.)

BERLANDIER, en même temps que Coralie.

Ma femme!

CORALIE, en même temps que Berlandier.

Juliette!

JULIETTE.

Ah! chère amie... Mais que vois-je, monsieur!

CORALIE, jouant l'embarras.

Ton mari... Monsieur a eu la bonté...

BERLANDIER.

Oui, oui... un effet de la sympathie... On m'a dit que vous étiez en ville... revenue de chez votre père... et je me doutais que vous viendriez tout de suite voir votre chère amie, alors j'ai dit, tiens...

JULIETTE.

Vous mentez, monsieur, j'ai su au contraire qu'on vous avait vu entrer ici d'un air mystérieux.

BERLANDIER, à part.

Oh! ces petites villes! c'est pire que le *Figaro*.

JULIETTE.

Je n'ai pas trouvé cela convenable. Il me semble que c'était à mademoiselle de venir la première.

CORALIE, étonnée.

Mademoiselle?

JULIETTE.

Certainement. (A Berlandier.) C'est madame Robin qui me l'a dit...

BERLANDIER, à part.

Oh! aye! aye! la bijoutière.

JULIETTE.

Il me semble qu'il n'est pas fort séant qu'un banquier, qu'un homme considérable, dans une ville de mauvaises langues, et dont la femme doit être estimée, bien vue... fasse dire qu'il vient chez des actrices.

BERLANDIER.

Oh! oh! une actrice tragique!... si c'était du corps de ballet... d'ailleurs, je brave ces préjugés vulgaires et surannés.

CORALIE.

Madame a raison de les respecter.

BERLANDIER.

Elle a raison! On n'a jamais raison d'être folle!

JULIETTE, furieuse.

Taisez-vous, monsieur! taisez-vous! Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse! (Elle pleure et suffoque.)

BERLANDIER.

Bon ! nous allons avoir des syncopes !

CORALIE, bas.

Chut ! appuyez-moi ! (haut.) Ma chère Juliette, je ne veux rien dire de désagréable à monsieur... mais tu sais bien qu'il ne peut pas être à craindre pour moi.

BERLANDIER, à part.

Très-adroit, pleine de finesse !

JULIETTE.

Je connais mon mari, mademoiselle, je sais de quoi il est capable ! et du moment qu'il est venu ici, tandis qu'il me croyait absente... il est coupable...

BERLANDIER.

Mais puisqu'on m'avait prévenu...

JULIETTE, avec désespoir.

Au surplus, ce sera le dernier tour que monsieur m'aura fait... je m'en vais me jeter...

BERLANDIER.

Où ça, mon Dieu ?

JULIETTE.

Aux genoux de mon père, et par son cousin, qui est président du tribunal, il m'obtiendra une séparation de corps et de biens.

BERLANDIER.

De biens !... un éclat... un scandale ?... Oh ! quel malheur d'être marié !

JULIETTE.

Soyez tranquille, vous ne le serez bientôt plus.

CORALIE, bas à Berlandier.

Appuyez-moi... Il faut prendre les grands moyens (haut.) Madame, vous regretterez votre injustice, votre colère... quand vous saurez que monsieur est venu chez moi... d'abord pour m'apporter son offrande en faveur de l'héritière de Racine...

BERLANDIER, bas.

Oh ! bravo !... ne dites pas le chiffre !

JULIETTE.

C'est encore un mauvais procédé de sa part !

CORALIE.

C'est un fort bon procédé qu'une souscription de mille francs.

JULIETTE.

Mille francs !... quand il m'avait refusé quelques louis que je lui demandais pour cela.

BERLANDIER.

Refusé !... parce que vous aviez exigé... et que mon caractère indépendant...

JULIETTE.

Un homme qui refuse tout à sa femme par avarice !... les objets de toilette les plus ordinaires.

BERLANDIER.

Il me semble pourtant que votre mise...

CORALIE, vivement.

Ne vous vantez pas de la surprise que vous ménagiez à madame. (Bas.) Appuyez-moi.

BERLANDIER et JULIETTE.

Hein ?

CORALIE.

Qu'elle rougisse de son ingratitude !... Tenez, madame, regardez cette coiffure.

JULIETTE.

Qu'il vous a donnée ?

BERLANDIER, à part.

Ah ! petite bête !

CORALIE.

Sur laquelle il venait me consulter, sachant que j'arrive de Paris, et qu'il se proposait de vous offrir.

JULIETTE.

A moi ?

CORALIE, avec joie.

Pour assister à ma première représentation au théâtre... (Bas.) Appuyez-moi toujours !

BERLANDIER.

Au théâtre !...

CORALIE.

Dont il veut bien m'accorder le bail au prix de l'ancienne location. (Elle donne la coiffure à Juliette.)

BERLANDIER, bas.

Mademoiselle, je...

CORALIE, bas.

Silence, monsieur ! Aimez-vous mieux plaider en séparation de corps et de biens ?

BERLANDIER.

Permettez... je n'ai pas dit... je ne suis pas seul propriétaire...

JULIETTE.

Vous en êtes le plus important... pour les deux tiers !...

CORALIE.

Tu vois bien, chère et ancienne amie, que tu n'as que des remerciements à faire à monsieur.

JULIETTE.

Oh ! de grand cœur ! il a été aussi aimable que généreux ; c'est la première fois...

BERLANDIER.

Merci... bien obligé !...

JULIETTE.

Cette couronne est charmante... La femme du receveur-général ne fera plus tant de bruit de la sienne. (Elle l'essaie en se regardant à la toilette.)

BERLANDIER, à Coralie. Bas.

Ah çà ! j'espère que vous me dédommerez et que mes pillottes ne seront pas perdues.

CORALIE.

Ma reconnaissance vous est acquise, et votre nom sera imprimé dans la liste des souscripteurs.

BERLANDIER, confondu.

C'est pour rire...

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ROSIMOND, ensuite BEAUBRUN.

ROSIMOND, accourant.

Ah ! ma chère amie... L'affaire est faite. Monsieur, voici votre quittance du correspondant des auteurs.

CORALIE, la lisant.

« Reçu de monsieur Berlandier la somme de millefrancs... »
Ça vous fera grand honneur.

BERLANDIER.

Bien flatté !...

ROSIMOND.

Suivant tes ordres, tout est prêt ; j'ai réuni ma troupe...

BEAUBRUN, arrive en costume de Dandin.

Augmentée d'un fort premier ténor qui a bien voulu se charger du rôle de *Perrin-Dandin*, par extraordinaire et pour cette fois seulement.

LE GARÇON.

Qui est-ce qui joue l'*Intimé* ?

ROSIMOND, montrant Berlandier.

C'est monsieur.

LE GARÇON.

Voilà vos accessoires... (Il lui remet les petits chiens.)

BERLANDIER.

A moi?... Est-il Dieu possible qu'un prétendu poète, un auteur tragique, en arrive à de pareil moyens !

CORALIE, riant.

Ah ! ah ! vous voilà comme le président de l'anecdote!...

BEAUBRUN.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Un jour qu'on donnait *Andromaque*
Et les *Plaideurs*... un magistrat normand,
Neuf au théâtre et d'esprit fort opaque,
Dit à Racine : Ah ! quel beau dénouement,
Il m'a surpris bien agréablement.
Oui, c'est la fin surtout, moi, que j'admire
Votre *Andromaque*, il faut le déclarer,
En commençant, elle m'a fait pleurer,
Mais les petits chiens m'ont fait rire,
Vos petits chiens m'ont fait bien rire.

BERLANDIER.

Mais jamais je...

CORALIE, à mi-voix.

Point de mauvaise humeur, je vous ferai remplacer.

BERLANDIER.

Hum ! belle sirène !... (A part.) Après ce qu'il m'a coûté, je suis bien payé pour dire que le diable emporte ce polisson de Racine !... (On entend la cloche de la répétition.)

ROSIMOND.

Allons, en place, tout le monde pour la cérémonie !

(Tout le monde sort, ou bien le théâtre change. — On voit au milieu de la scène le buste de Racine entouré des muses ou de tous les personnages de son théâtre en costume, désignés par un nom écrit sur la ceinture ou sur un petit drapeau. — Marche, couronnement, *ad libitum*. — Ceci est laissé au libre arbitre des directeurs qui peuvent faire là, comme dans le *Malade imaginaire*, paraître toute la troupe, couronner le buste, etc.)

CHŒUR.

AIR du *Hussard de Felsheim.*

Pour fêter d'illustres mémoires,
La France a toujours des honneurs,
Des lauriers pour toutes les gloires,
Et de l'or pour tous les malheurs.

VAUDEVILLE.

JULIETTE, à Berlandier.

AIR : *Au boulevard du Temple* (vaucl. de Fanchon).

Contre votre avarice,
Des leçons d'une actrice,
Profitez, tout en enrageant.
Cachez votre déboire,
En financier intelligent;
Vous aurez eu la gloire
De donner votre argent.

ROSIMOND.

De scènes peu comiques,
De pièces impudiques,
Nos théâtres vont regorgeant.
Au bon goût qui peut croire ?
L'auteur triomphe en l'outrageant,
Et s'élève à la gloire.
Sur de gros sacs d'argent.

BERLANDIER.

Songez à Bélisaire...
Sauvons de la misère
L'enfant — le génie indigent.
De nos jours que l'histoire
Efface un chapitre affligeant,
Qui rabaisse la gloire
A quêter de l'argent.

CORALIE, au public.

L'auteur, en confidence,
M'a dit : — Ce soir, je pense
Trouver un public obligeant.
Racine et sa mémoire
Vont le pousser chez notre agent.
La France, pour sa gloire
A toujours de l'argent.

(On reprend le chœur final.)

FIN